

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »

Garde frontière en 1939 à Elsenborn

Armand Moureau, natif de Foyr (Jalhay) était garde frontière. Les Belges faisaient du troc avec les Allemands : briquets contre chocolat.

● Philippe CARROZZA

Armand Moureau a 19 ans quand il est appelé sous les drapeaux à la caserne de Verviers : « Tous ceux qui devaient faire leur service militaire et qui, comme moi, étaient des frontaliers, ont été versés dans l'unité cycliste des gardes frontières. Nous avions d'énormes vélos flanqués de lourdes besaces de part et d'autre ; pas facile à manœuvrer tout ça ! »

Toute l'instruction militaire a lieu à Verviers et, à la première alerte, à Pâques 1939, la compagnie d'instruction qui était à Stembert, est envoyée immédiatement à la Chartreuse, à Liège. « Ce n'est qu'après cette alerte que j'ai appris que mon instruction était terminée et que j'allais être versé dans la compagnie de Malmedy. J'étais heureux parce que je me rapprochais de chez moi : de Malmedy à Jalhay à vélo, c'est vite fait, hein ! »

Un Allemand qui parle wallon !

La solde des miliciens n'était pas très élevée : « Nous recevions de l'armée trente centimes par jour. Si nous allions monter de garde sur la frontière à Elsenborn (Butgenbach), nous recevions une prime ; ce qui faisait un franc par jour au total. »

En guise de comparaison, les soldats payaient un verre de bière vingt-cinq centimes.

Le corps de garde était situé sur la route de Montjoie à Elsenborn. Les hommes qui y prenaient position étaient à peine à



Armand Moureau habite aujourd'hui à Visé. Il raconte comment il a échappé aux Allemands, le 10 mai 1940.

une cinquantaine de mètres de la frontière avec l'Allemagne : « De là où nous étions, nous voyions approcher les gardes allemands. Puis, quelques instants plus tard, nous entendions « Psssssst » : c'était le signal. Nous nous approchions sans nous faire voir et quand nous étions tout près d'eux, ils disaient en chœur : « Schokolade » et nous leur tendions des plaques de chocolat. Ils plongeaient alors leurs mains dans les grandes poches de leurs capotes et en sortaient des briquets. C'était un trésor pour nous. Les nôtres portaient un poinçon des accises juste en dessous, mais pas les leurs. De leur côté, ils ne se sentaient plus de recevoir du chocolat. J'en ai même vu pleurer de joie parce qu'ils tenaient une barre en main ! »

Ces échanges clandestins avaient lieu régulièrement. Une sorte de camaraderie qui avait ses limites : « Nous répétions, sans doute pour nous rassurer : « Aujourd'hui amis, demain ennemis » et tout le monde était d'accord ; nous étions jeunes, nous pensions que cela devait aller comme cela et nous ne réfléchissions pas. »

Surprise un jour quand un des

soldats allemands a commencé à parler en wallon : « J'ai discuté un peu avec lui. Il m'a expliqué qu'en 1914, il avait été blessé à Liège et qu'il avait été soigné là durant le reste de la guerre dans une famille avec laquelle il avait appris le wallon. Il était rentré en Allemagne à l'Armistice et avait été enrôlé cette fois dans les troupes d'Hitler. Drôle de destin ! » ■

Sauvé de la déportation par son mal de dos

Alors que les troupes sur la frontière sont en alerte, Armand Moureau est prié de quitter le poste de garde au motif qu'il souffre du dos. Le médecin du camp le met au repos. « J'étais exempté de tout exercice. Le 10 mai 1940, très tôt le matin, le sergent est entré dans le dortoir en hurlant qu'il fallait se préparer en vitesse parce que la guerre venait d'être déclarée. Je pensais que c'était encore des manœuvres pour nous tenir en éveil. Vu que j'étais au repos, je ne me sentais absolument pas concerné. Mais je trouvais tout de même étrange qu'il mette autant de zèle et qu'il insiste autant pour que je me lève. Je me suis levé. »

Ce que le Jalhaytois ignore à

ce moment-là, c'est que ses copains du poste de garde sur la frontière sont déjà prisonniers des Allemands. Ces derniers, pendant la nuit, ont encerclé le baraquement et, à l'aube, ont donné l'assaut sans devoir tirer un seul coup de feu. La surprise a été totale : « Amis aujourd'hui, ennemis demain ».

Sans son mal de dos, Armand Moureau aurait lui aussi été envoyé en Allemagne. « Nous sommes descendus sur Ovifat (Waimès), Malmedy, Stavelot puis Francorchamps avant de remonter sur Liège par Banneux. À Liège, des gens croyaient que nous étions des déserteurs : que nous étions nous là, puisque nous venions de la frontière ? » ■ Ph.C.

VITE DIT

Résistant de l'AS

« Je chantais la messe au jubé tous les dimanches, c'est là, qu'à la fin de 1942, un homme plus âgé que moi m'a contacté pour que je rejoigne la Résistance. J'ai fait partie de l'Armée secrète pendant 2,5 ans. »

Pro nazis à Sourbrodt

« En hiver 1939, nous étions en patrouille à Elsenborn. Le sergent m'a emmené nous réchauffer à la gare de Sourbrodt. Là, quatre à cinq jeunes étaient assis autour du poêle situé en plein milieu de la salle des pas perdus. Quand ils nous ont vus, ils ont commencé à nous railler, répétant tout haut qu'ils préféreraient voir des soldats allemands plutôt que des Belges. Nous n'avons rien osé dire. Nous redoutions ces zones où il y avait des partisans des nazis. Nous n'aurions jamais osé nous aventurer seuls dans ces régions-là. On aurait risqué de prendre un coup de couteau dans le dos. »

Portrait d'Hitler au salon

« Sur la route d'Elsenborn à Montjoie, il y avait une maison où la porte d'entrée était toujours ouverte. Le propriétaire exhibait un grand portrait d'Hitler dans sa cuisine. On ne pouvait pas le louper. Nous avons averti l'adjutant de la gendarmerie qui disait qu'il ne pouvait rien faire contre cela. »

Allemands déguisés en soldats belges !

« Les nazis piétinaient face à notre résistance et leurs plans avaient pris du retard. Ils étaient près à tout. Lors de la bataille de la Lys, des soldats allemands s'étaient emparés des uniformes des nôtres qui avaient été tués, pour se déguiser en militaires belges. Pas facile de mettre en joue un type qui porte le même uniforme que vous ! »

Les belles étoiles étaient des balles

Lors de la Campagne des 18 jours, les hommes ne font que reculer vers le nord : « On s'est replié dans une ferme, avec les tranchées à creuser et tutti quanti. Près d'une haie, qui venait d'être taillée, il y avait des fagots partout. J'étais avec un copain qui a suggéré qu'on creuse un trou et qu'on se serve des fagots comme protection. Je n'étais pas d'accord de placer ça au-dessus de nos têtes. J'ai eu raison de lui faire confiance : un obus est tombé juste au-dessus de nous pendant la bataille de la Lys et ce sont les

fagots qui ont tout pris ; nous étions saufs. Sans l'idée du copain, nous étions réduits en bouillie. » Le lieutenant ordonne une énième fois de reculer : « En route, nous étions fascinés par des dizaines de petites étoiles qui passaient tout près de nous. C'était des balles traçantes ! Je ne sais par quel miracle personne n'a été touché ! » Les hommes aboutissent à Baasrode le 28 mai 1940 : « Nous avons été rassemblés sur la place et le colonel Jacques nous a appris que le roi Léopold venait de capituler. »

Ph.C.

Fonds pour le journalisme

DEMAIN

Le témoignage de Jean Bovy, de Chaudfontaine.